

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 224

Artikel: Les yeux
Autor: D'Anjou, Renée
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-251602>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Veut-on avoir un moyen d'éloigner des arbres que l'on plante, les vers blancs qui viendraient ronger les racines, il s'agit simplement de prendre tout le surplus des feuillés des choux qu'on doit conserver pour la consommation d'hiver. Lorsque les racines des arbres sont couvertes en partie, on dépose sur la terre une petite quantité de feuilles de choux, et on finit de remplir le trou. On peut également se servir de feuilles de choux comme paillis, mais cette méthode est disgracieuse à l'œil, et puis la décomposition des dites feuilles donne une odeur peu agréable; c'est donc pourquoi il vaut mieux mettre les feuilles de choux entre deux terres.

* * *

J'ai lu avec intérêt, dans la *Revue horticole*, un article où l'auteur préconise l'opération du repiquage sur toutes les plantes potagères, sans en excepter les carottes et les navets qui, pourtant, n'ont pas l'air de s'y prêter aisément, peut-être parce qu'on opère avec des plants qui ne sont pas suffisamment jeunes ou parce que l'on ne s'attache pas assez à ne point recourber les pivots des plants que l'on repique. Je reconnais avec l'auteur de l'article que dans une terre riche et substantielle, il y a sinon toujours, au moins le plus souvent, avantage à repiquer les légumes. Il cite comme exemple des mâches qu'il a vues chez M. Vilmorin, à Verrières, et qui atteignaient le volume des laitues, parce qu'elles avaient été repiquées, tandis que les mâches de la pépinière où on les avait prises étaient d'un volume insignifiant. Sans doute des mâches repiquées et suffisamment distancées prennent une ampleur remarquable; mais si on les apportait au marché dans cet état, les acheteurs routiniers n'en voudraient pas. C'est la faute des jardiniers qui prétendent que plus la mâche est petite, plus elle est tendre et de bonne qualité. Or, pour l'avoir telle, on sème dru. Cependant il y a lieu de conseiller, sans hésiter, le repiquage de la mâche dans nos potagers.

C'est peut-être trop dire que d'affirmer que les repiquages doivent toujours être exécutés avec des plants très jeunes; il y a des exceptions à la règle. Je me suis toujours bien trouvé de repiquer tout petits les diverses variétés de choux, d'oignons et de poireaux, et j'insiste surtout pour que cette méthode soit suivie avec les choux. Le plant que nous nous procurons sur les marchés et qui d'ordinaire est très développé est défectueux pour la plupart; presque toujours il a souffert en pépinière. Son seul avantage est de faire du volume et de frapper les yeux des acheteurs. Il vaut mieux faire des semis de choux chez soi, les éclaircir de bonne heure et n'y prendre que du plant de deux à trois centimètres que l'on repique de suite et qui réussit toujours bien. Sur les marchés, j'en conviens, personne n'en voudrait; mais ce n'est pas une raison pour les dédaigner.

S'agit-il de betteraves? Les choses ne se passent plus de la même manière; on se trouve mieux de repiquer ces racines, lorsqu'elles ont au moins le volume d'une plume d'oie ou même du petit doigt que de les repiquer lorsque les racines sont encore à l'état de fils.

Avec les crambés, il ne faut pas se hâter non plus. Quand nous repiquons des plantes huit ou dix jours et même quinze jours après la levée, nous ne pouvons pas répondre du succès; quand, au contraire, nous ne procédons au repiquage qu'au bout de six semaines à deux mois, et même plus, nous pouvons compter sur une réussite complète.

On voit, par ce qui précède, que le mode d'opérer tend à varier avec les espèces et, nous ajouterons qu'il doit varier aussi avec la nature des terres. Ainsi, en terres fortes le repiquage des oignons, par exemple, donne d'excellents

résultats, tandis qu'en terres très meubles, il en donne habituellement de mauvais, probablement à cause de l'évaporation considérable qui se produit dans ces dernières.

Certainement on l'empêcherait au moyen de fréquents arrosages et de paillis, mais on s'en dispense trop souvent et l'on s'expose à des échecs.

Il y aurait un travail très intéressant à entreprendre sur les repiquages et toutes sortes d'observations neuves à faire au sujet de cette opération de jardinage.

Presque toujours le fermier ou ses domestiques donnent à manger aux volailles près du fumier. Que leur donnent elles pour nourriture? Le plus souvent des déchets qui proviennent du nettoyage du blé de la ferme, conséquemment du petit blé mêlé avec beaucoup de mauvaises graines que les volailles d'aucune espèce ne mangent. Que deviennent ces graines? Elles sont balayées, jetées sur le fumier, et finalement conduites dans les champs avec cet engrais, où elles poussent bel et bien, au grand étonnement du fermier, qui n'a cependant semé que du blé très propre, exempt de graines; d'où il suit que certains cultivateurs prétendent que la terre produit spontanément ces graines, sans qu'il soit nécessaire de les semer. Mais s'il voulait se donner la peine de suivre le chemin que prennent les mauvaises graines qu'il a mis tant de soin à ôter de son blé, le fermier verrait que le plus souvent elles sont enfouies dans la terre avec le fumier, et dans les mêmes champs où il met le blé dont elles ont été extraites.

Il est donc utile d'attirer l'attention des cultivateurs sur ce point et de les engager à faire donner à manger à leurs volailles dans un lieu éloigné du fumier, et à ce que les balayures de cet endroit ne soient pas conduites sur ses champs. Tout le monde y trouverait son compte, le cultivateur aussi bien que le meunier et le consommateur.

LES YEUX

De tous nos organes les yeux sont les plus précieux, ils sont aussi le premier élément de beauté du visage. Aucune figure ne peut être jolie si les yeux sont vilains. Or, ce n'est pas la couleur ni même la grandeur qui rendent beaux les yeux, c'est leur limpidité, leur expression, leur bon état.

Des yeux de miops plissés et bombés, des yeux irréguliers, de travers, trop à fleur de tête ou trop enfoncés sont laids. À ceci l'art ne peut guère obvier au point de vue de l'apparence, mais, vis-à-vis d'autres anomalies, la science est souveraine. Par exemple, dans les cas de loucherie et même d'extrême petitesse. Tous les yeux humains, on le sait, sont d'égal volume et ne paraissent grands ou petits que par suite de l'ouverture plus ou moins grande des paupières. Certains oculistes ont trouvé le moyen par une petite opération chirurgicale — que je ne conseille en rien — d'élargir du côté des tempes les fenêtres de l'âme. Ils affirment que c'est sans danger et très vite guéri.

Cet organe, dont la description ne saurait tenir en ce peu de lignes, doit avant tout être soumis aux strictes lois de l'hygiène pour se conserver intact pendant la durée de la vie.

D'abord il est urgent d'éviter d'avoir froid aux yeux — oh! sans jeu de mots — car le froid amène les conjonctivites, les blépharites, etc... Pour cela il est prudent de les abriter soit par une voilette, soit par des conserves, soit par un chapeau à bords.

Le chapeau à bord est l'idéal de la coiffure

pour la vue. Il arrête l'ardeur des rayons du jour, ménage la douce fusion de l'ombre et du soleil, détourne la migraine. — seulement la mode veut le toquet relevé — la mode ennemie de l'hygiène. Le vent nuit aux paupières, les fait rougir, amène les larmes, introduit les poussières douloureuses sur les prunelles. Aussitôt qu'un corps étranger est entré dans l'œil il faut le retirer. Il y a pour cela plusieurs moyens: ouvrir l'œil dans l'eau à plusieurs reprises, de façon à laver le globe oculaire; prendre la paupière supérieure par les cils, la soulever, glisser dessous la paupière inférieure le plus haut possible, lâcher les deux et ouvrir l'œil. Si aucun de ces essais n'a réussi il faut prendre la paupière supérieure par les cils, la retourner légèrement — ce qui ne fait aucun mal — et ôter avec une bague ou le bout de l'ongle, le petit véhicule de souffrance accroché à son envers, de la sorte on peut presque toujours s'en tirer sans médecin.

Il ne faut jamais lotionner les yeux à l'eau froide, mais se servir d'eau bouillie à température supportable. Beaucoup y font dissoudre quelques paillettes d'acide borique, mais on doit avoir soin de passer la solution avant d'en user, car une parcelle non diluée causerait une érosion. Le mieux, quand il n'y a pas de mal, est de prendre simplement de l'eau bouillie additionnée d'une faible quantité d'alcool.

En procédant à sa toilette soir et matin, il est nécessaire de laver les yeux, d'enlever avec soin les petites sécrétions cireuses qui s'accumulent au coin interne de l'œil, obstruent le canal lacrymal; ce petit canal dont l'orifice s'ouvre juste au coin de la paupière inférieure près du nez, est destiné à conduire dans la gorge l'excès des larmes; quand il est bouché les pleurs s'épanchent en dehors.

Les cils destinés à préserver l'œil doivent être l'objet de soins et d'égards, il faut éviter de laisser à leur base s'accumuler les sérosités et les pellicules qui les font tomber et rougissent le bord des paupières. Une poudre composée de salol et de calomel pulvérisés remédie promptement à cette misère, il suffit d'en mettre le soir avec un léger tampon d'ouate quand les paupières sont closes.

La coquetterie exige cils longs, recourbés, soyeux. On peut les obtenir par divers procédés. L'un, assez cruel, consiste à passer, à l'aide d'une aiguille très fine, quelques-uns de ses cheveux au bord des paupières, de manière à former des bouclettes lâches, à les couper après d'égale longueur et à les recourber ensuite à l'aide d'un petit fer, gros à peine comme une aiguille à tricoter. L'opération se guérit en une nuit par une simple application de vaseline sous un bandeau de tarlatane. L'autre système consiste à épouiser légèrement les cils afin de leur donner une nouvelle vigueur. Et le meilleur moyen, sans contredit, est encore de ne rien faire, mais de les tenir propres en les frottant à l'aide d'une brosse douce ou d'une mince éponge en caoutchouc.

Les rides s'agglomèrent autour des yeux, forment l'horrible palte d'oie révélatrice de l'âge. Une des manières préférables d'en retarder l'apparition est de fermer les yeux le plus souvent possible. Les muscles se reposent, se distendent et même l'œil gagne en limpidité par l'occlusion momentanée.

L'expression des yeux est involontaire, elle traduit l'âme et ne peut être atténuée que par la volonté, mais le premier coup d'œil est révélateur, il part avant que la réflexion n'ait modifié l'impression et l'observation peut lire, au fond du cristal coloré des prunelles, la limpidité ou le trouble de la source cachée.

RENÉE D'ANJOU.